CRITIQUE CD événement. RACHMANINOV : intégrale des œuvres pour orchestre, WDR SinfonieOrchester, Christian MACELARU (3 cd Linn)

Le triple conffret est l'un des meilleurs et des plus convaincants dédié à l'intégrale orchestrale de Rachmaninov : les 3 symphonies dont une somptueuse 3ème ; l'Île des morts (d'après Boecklin), le méconnu Caprice Bohémien – l'absence des Danses Symphoniques et des Cloches laisse supposer une suite à cette intégrale en cours, totalement superlative. De quoi retrouver le chef roumain remarquablement sensible et imaginatif, Cristian Macelaru et les instrumentistes Colonais du WDR SinfonieOrchester, une phalange qui comprend Rachmaninov comme s'il s'agissait de leur langue maternelle…

Symphonie n°1 (CD1): Dès l'Allegro, une énergie générale, impérieuse souffle et gronde même, associée à une maîtrise

contrapuntique aiguë. Le second Allegro cultive une agilité brillante, nerveuse, très vive qui détaille bois et vents… avec une précision expressive que porte une énergie continue, parfois inquiète (vitalité des cordes). Le larghetto est parfaitement réalisé, continûment déployé sous le sceau d'une gravité impérieuse (alerte des cuivres cinglants, glaçants)… que tente d'adoucir la caresse éperdue des cordes : là encore la parfaite lisibilité des bois renforce l'acuité et l'éloquence de l'approche. Feu et esprit de conquête habitent le Finale, guerrier voire presque sauvage.

Peu connu ***Le Caprice bohémien*** est aussi caractérisé et contrasté que le Cappricio espagnol de Rimsky : un morceau de bravoure qui permet à l'orchestre de démontrer sa cohérence dans l'expressivité la plus débridée. C'est pourtant moins Rimsky que l'on citera, que Tchaikvoski dont Rachmaninov prolonge la flamme dramatique, la maîtrise des couleurs. Bien que de jeunesse, numérotée avant la Symphonie n°1, Rachmaninov exprime déjà un souffle enivré, le sentiment d'une gravité empoisonnée qui convainc et trouble. Le chef sait autant faire rugir la soie éperdue des cordes que détailler le solo de violoncelle auquel répondent les vents (flûtes) qui imposent ensuite à tout l'orchestre dans la séquence finale, le motif de la danse hongroise conclusive, enfiévrée, trépidante, lumineuse que n'aurait pas renié Brahms…



Les 2 cd suivants sont aussi convaincants, voire davantage. Le cd 2, dédié à la ***Symphonie n°2*** est une réussite accomplie, celle d'un Rachmaninov désormais plus confiant et plein d'espoir amoureux… Macelaru sachant et déployer cette ampleur de ton (proche de Sibelius) et assouplir dans une opulence sensuelle, la riche et

foisonnante parure instrumentale dont l'orchestration doit à Tchaikovsky (le modèle récurrent de Rachmaninov). Le premier mouvement exprime une énergie de révolte et de conquête quand le second Allegro soigne la clarté polyphonique, la vitalité caractérisé de chaque pupitre (dont la sinuosité chorégraphique des cordes ou le chant éperdu initié par le solo de la clarinette) ; le chef sait rapprocher la motricité orchestrale de la symphonie, et ce morceau en particulier avec l'énergie impérieuse des Danses Symphoniques… L'Adagio respire, rêve, étire une soie sereine et sensuelle totalement apaisée, aux respirations suspendus mahlériennes…
Le dernier mouvement fait une synthèse très habile et naturelle entre l'impérieuse énergie retrouvée et le sentiment de plénitude déployé dans l'Adagio.

Le cd3, comprenant la *Symphonie n°3* puis l'île des morts confirme les affinités du chef avec l'imaginaire post romantique de Rachmaninov.
Aboutissement de sa recherche orchestrale dans le cadre strictement symphonique, la symphonie n°3 de Rachmaninov, évidemment conjure l'insuccès de la 1ère, et prolonge dans une conception désormais maîtrisée du tissu polyphonique et d'une orchestration flamboyante, la cohésion recouvrée de la 2è.
Christian Macelaru convainc spécifiquement dans les deux premiers mouvements, aussi somptueusement ouvragés que d'une activité sourde, complexe, ambivalente… L'Allegro immerge immédiatement dans un climat agité à l'énergie impérieuse, dont Cristian Macelaru fait scintiller la parure trouble et d'une étonnante richesse, entre enivrement empoisonné et texture éperdue aux vertiges impressionnants ; de tels contrastes ne s'entendent avant Rachmaninov que chez son maître… Tchaïkovski ; avec le sentiment d'une déflagration maudite exprimée en tutti secs et terrifiants.
Le chef comprend et caresse la matière instable émotionnellement du flux orchestral qui se tempère dans sa

section finale (irrépressible ascension vers la lumière victorieuse). Hollywoodienne, cinématographique, l'étonnante fresque se déploie ici avec naturel et éloquence, sensualité et même majestueuse profondeur (dans l'accord final avec les cors). Et pourtant la pâte orchestrale, somptueuse et onctueuse, ne sonne jamais épaisse ni vulgaire car Macelaru soigne la transparence et la continuité claire de l'étonnante texture polyphonique, clairement d'une prodigieuse richesse.

L'Adagio non troppo se fait rêveur, comme une romance d'une pureté enchantée ; où charme le sinueux ruban des cordes… entre légèreté aérienne et sensualité plus inquiète. Rachmaninov semble y recycler une marche alla Tchaikovski, mais intégrée dans sa propre matrice d'un raffinement sonore, opulent et sensuel. La vivacité qu'obtient le maestro de tous les pupitres éclaire aussi la couleur hallucinée et fantastique de ce mouvement en réalité inclassable. Là encore la volubilité émotive, la versatilité des climats, le soin détaillé que leur réserve le chef alchimiste, le geste ample qui confère au cycle entier, son souffle et sa respiration unitaire, se révèlent superlatifs (le dernier accord tenu où règnent souverain les bois et leur vibration diffuse).

Le dernier Allegro est plus somptueux encore, construit en larges phrasés éperdus – straussiens – avec la splendeur des cors, particulièrement exposées, en connivence avec les cordes et les bois ; accents, éclairs sont électrisés par un entrain impérieux qui annonce évidemment la vitalité rayonnante, totalement enivrée et conquérante des Danses Symphoniques à venir. La sensibilité du chef, son sens du flux organique, de la couleur (la sensualité comme abandonnée de la clarinette…), des rythmes et de certains motifs américains… ; ses immersions fugaces, fulgurantes dans un sous texte enchanté, soudainement nocturne, suscitent l'enthousiasme, jusqu'à la construction du

finale en apothéose, jaillissant comme un printemps inattendu, rien qu'heureux et dansant.

_____

CD événement, CRITIQUE. RACHMANINOV : Intégrale orchestrale – WDR SinfonieOrchester, Christian MACELARU (3 cd LINN) – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025

VIDÉO Cristian MACELARU joue le **Caprice bohémien** de Rachmaninov (oct 2021 avec la Philharmonie de Cologne / Köln Philharmonie)

VIDÉO Cristian MACELARU joue un extrait de la Symphonie n°2 de Rachmaninov

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO. Dim 13 avril 2025. POULENC : Concerto pour 2 pianos : Lucas et Arthur JUSSEN – Nicholas Collon, direction

2 pianos impétueux pour un Concerto (en ré mineur), plutôt composite, inclassable. L'œuvre du voyou Poulenc, est composée à l'été 1932 pour la princesse de Polignac (et créé à Venise en septembre de la même année, avec l'auteur et son ami pianiste, Jacques Février).

Comment interpréter le Concerto pour 2 pianos de Poulenc ? Surtout qu'éviter pour réussir l'une des partitions qui restent difficiles à comprendre ? Point de tempos précipités, voire expédiés pour épater et pour l'esbroufe ; souvent le galop défendu dès le début du premier **Allegro** (au caractère stravinskien) entraîne confusion, essoufflement ; souvent le mordant facétieux de Poulenc est mal interprété et détourné en agressivité nerveuse et martelée [même Allegro initial] ; pourtant le premier mouvement, d'une belle trépidation

rythmique, gagne a être abordé avec souplesse, et aussi une pointe de dérision tapageuse, délirante et amusée dans une euphorie libre mais maitrisée (qui cite Ravel et Rachmaninov).

Le **Larghetto** qui suit exige quant à lui, un abandon suspendu, « mozartien », sans omettre la facétie du voyou Poulenc… en évitant toute vulgarité aguicheuse. Car chez Poulenc il faut être incisif, percutant mais rond, polissé, et spirituel… Et même charmant. De la subtilité, et jouer dans l'ambivalence et la poésie : voilà le secret. Côté orchestre, le chef doit veiller à la tonicité élégante du discours orchestral ; faire dialoguer en finesse et jeux contrastés chaque mesure… Du chien, du charme, et même de la gouaille parodique assumée [la trompette du **Finale**].

Au concert, **les frères JUSSEN** s'entendent à merveille ; ils dévoilent leur compréhension de l'écriture du Concerto, dans une série virevoltante de questions réponses… laquelle produit in fine un feu d'artifice vertigineux, jamais artificiel ni déformant, en réalité cathartique, naturel, jouissif… Les deux facétieux complices sont d'autant plus attendus dans cette œuvre, qu'ils en ont signé sous la direction de Stéphane Deneve, une lecture particulièrement enthousiasmante [2016, chez DG Deutsche Grammophon].

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO
Dim 13 avril 2025, 18h
MONACO, Auditorium RAINIER III

RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l'OPMC Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo :
https://opmc.mc/concert/concert-symphonique-13-avril-20

Francis POULENC : Concerto pour 2 pianos en ré mineur, FP 61
Lucas et Arthur JUSSEN, pianos

Claude DEBUSSY : Printemps

Béla BARTÓK : Concerto pour orchestre, Sz. 116
Nicholas Collon, direction

Durée : 1h45 (avec entracte)

autre partition au programme :

Le Concerto pour orchestre est une œuvre ambitieuse pour grand orchestre, d'autant plus représentative du **dernier Bartok** qu'il s'agit de sa dernière pièce totalement achevée. D'abord, l'Introduzione en est sur les 5, la plage la plus longue qui déroule un tapis sourd et grave…. riche en climats denses voire inquiétants propres à un cycle en réalité kaléidoscopique et qui plonge très profondément dans les cultures métissées du compositeur ; s'y précisent cependant des tensions et une intranquillité très emblématiques de la période qui est celle de l'Exilé aux USA ; ainsi ce nocturne « danubien » préliminaire, auquel répond un vivace aux rythmes « bulgares » ; puis le tranquillo « arabisant », énoncé avec suavité par le hautbois.
Le « Giucco delle coppie » / jeu de couples est une fantaisie d'un mordant quasi stravinskien dans la distribution des timbres successifs (bassons, hautbois, clarinettes, flûtes puis trompettes avec sourdine…) tous comme enivrés en badinages « serbo-croates », dont l'orchestre saisit la pulsion chorégraphique : série de pas à deux, et même à trois.

L’Elégie (Elegia) creuse encore le mystère sonore tout en raffinant le chant comme décalé, scintillant des timbres choisis (ainsi, claire voire perçante, la flûte semble voler au dessus de la nappe orageuse et homogène des cordes) ; en ré exposant l’amorce grave et sourde de l’introduction primordiale, le mouvement axial, semble rebattre les cartes d’un jeu énigmatique qui réitère pour questionner.
Comme une libération, l’Intermezzo (IV) semble déchirer tout à fait le voile d’ambiguïté antérieure grâce à l’évidence du motif hongrois célèbre, véritable déclaration d’amour pour la terre natale tant aimée (et perdue) : précisément, en citant l’air connu, populaire : « Hongrie, tu es belle, tu es magnifique » [szép vagy, gyönyörű vagy Magyarország], extraite de la Mariée de Hambourg (1926) de Zsigsmond Vincze (1874-1935). Bartok se libère enfin dans un acte de volupté sonore alors inédite, dans lequel le collectionneur de mélodies et d’airs traditionnels, recycle, avec à propos, l’élégance (et la suavité) de motifs préexistants.

Le Finale fait imploser touts les tensions contenues jusque là, dans une ronde ascendante qui concentre plusieurs danses traditionnelles dont Bartok fait l’expression d’une « affirmation de la vie », radicale et définitive. Mais tout n’est jamais clairement développé et comme Chostakovitch, Bartok aime l’ambivalence ; il glisse constamment entre ultra réalisme (avec pointes cyniques et parodiques) et vertiges oniriques affleurant jusqu’au mystère le plus trouble… L’orchestre, son chef doivent faire vibrer cette grande lyre énigmatique, à la fois éperdue et expressionniste qui porte l’imaginaire et la sensibilité du dernier Bartók. Emporté par la maladie en 1945, le compositeur ne pourra jamais écouter la partition ; le Concerto aux accents fauves, fantasques, étranges, ne sera créé qu’en …1946.

CD événement, annonce – Reynaldo HAHN : Le Dieu Bleu (musique du ballet, 1912) – Orch des Frivolités parisiennes – Dylan Corlay, direction / Live de concert,Soissons,sept 2023 (1 cd B RECORDS)

L'éditeur défricheur b records nous régale au printemps 2025 avec ce nouvel opus d'un ouvrage inédit créé au Châtelet en mai 1912 : la musique du ballet inconnu Le Dieu Bleu de Reynaldo Hahn, évocation magistrale d'un orient fantasmé (le Dieu bleu renvoie à la figuration du Shiva hindou), à la fois hautement dramatique et d'une orchestration luxueuse…

Dans une réalisation fidèle à la création historique, les 70 instrumentistes réunis dans ce live de sept 2023 (Soissons) ressuscite la matière foisonnante et fantastique, onirique et impétueuse du **ballet Le Dieu Bleu** que Diaghilev commande à Hahn pour renouveler le triomphe de Shéhérazade de 1910.
Parmi une série de séquences particulièrement caractérisées, l'auditeur se laisse bercer par les accents sinueux, envoûtant d'un orchestre très sollicité. Entre autres, séductions orchestrales, la 2è partie du 8 « Colère des prêtres », après le tumulte de la haine autoritaire, se répand une atmosphère brumeuse et inquiétante (introduite par le cor anglais) qui ouvre sur le très beau « Clair de lune » (9), un épisode onctueux (clarinette et cordes blanches et fantomatiques), avec fragmentation sonore, aérienne et liquide à la fois (grâce au piano cristallin)… certainement l'épisode le plus saisissant du ballet, mêlant sensualité, mystère, brume inquiétante… un parfum digne de la Padmavati de Roussel, et qui se déploie plus manifestement encore quand la déesse paraît (12), avant le tableau majeur dédié au Dieu bleu (danse et scène, 13). Une parure orchestrale digne du charisme de son créateur, le danseur légendaire **Nijinsky** dont l'imagerie a conservé son solo éblouissant lorsqu'il émerge du lotus primordial… Superbe révélation.

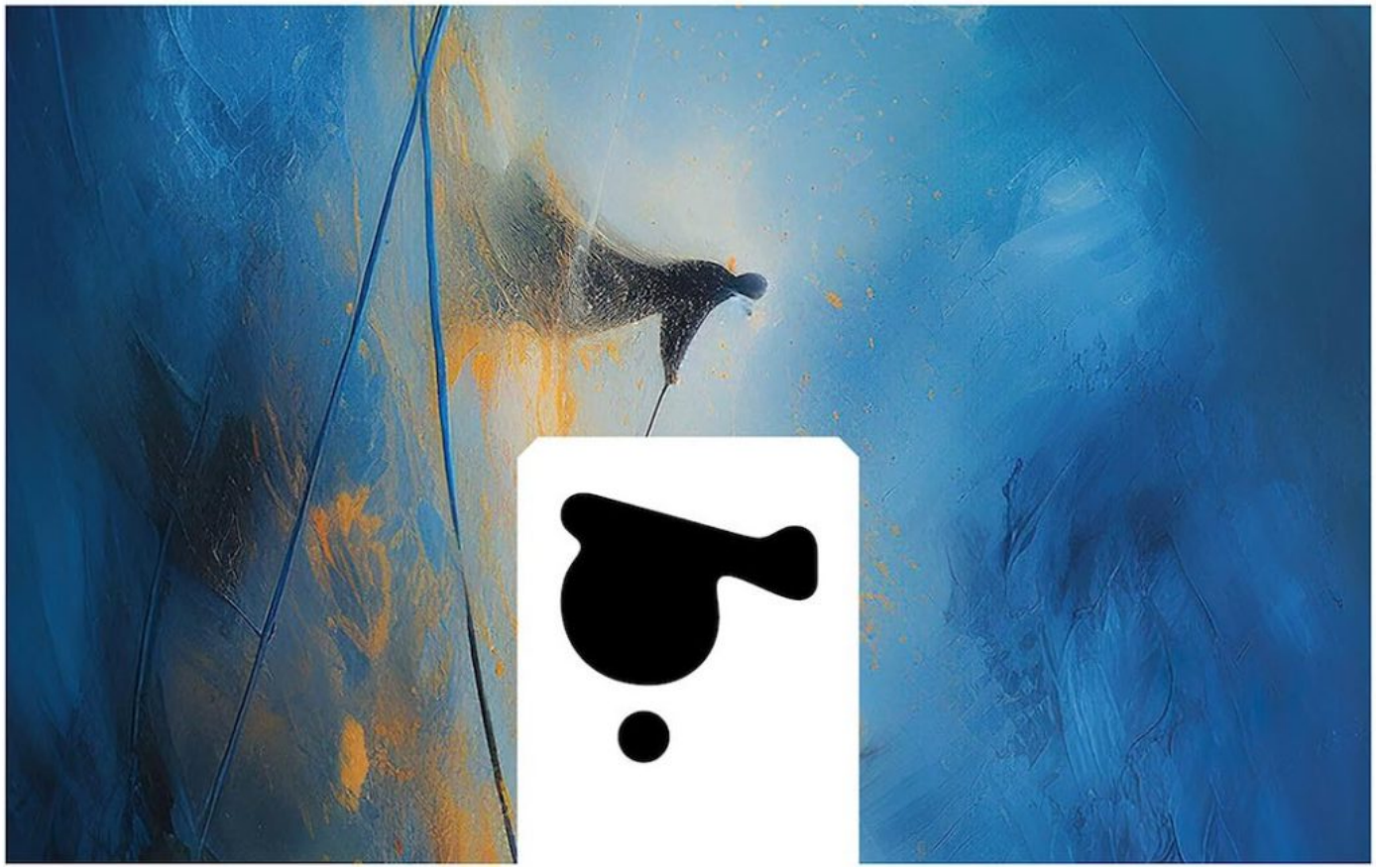
CD événement, annonce – Reynaldo HAHN : Le Dieu Bleu (musique du ballet, 1912) – Orch des Frivolités parisiennes – Dylan Corlay, direction / Live de concert enregistré à Soissons en sept 2023 (1 cd B RECORDS) – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025.
PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur B RECORDS : https://www.b-records.fr/#portfolio

LIVE À SOISSONS

LE DIEU BLEU

LBM074

REYNALDO HAHN LES FRIVOLITÉS PARISIENNES



COFFRET CD événement. KIRI TE KANAWA : a celebration – Complete recital recordings for Decca and Philips (23 cd DECCA classics)

23 cd brossent ici le portrait musical de la soprano vedette de l'écurie Decca (entre autres, en particulier à l'époque où le label s'était fait une spécialité en étant l'éditeur des plus grandes voix lyriques), star incontestée de l'opéra, du récital et aussi de programmes mixtes, « cross over » : la néo-zélandaise, d'origine maori, Kiri te Kanawa (née en 1944) ; son style aristocratique, la finesse et l'intelligence des nuances, son legato souverain, la tendresse comme l'éclat du timbre font de la cantatrice un must absolu en matière de chant mozartien.

A la sensualité très raffinée du timbre se mêle aussi un élégance so british que les 600 millions de téléspectateurs

ont pu mesuré et apprécié lors de sa prestation éblouissante pour les noces du Prince Charles et de Diana en 1981. Les 23 enregistrements, à l'origine pour Philips, Decca et DG, confirment évidemment **l'inégalable et légendaire mozartienne** : ainsi le cd 1 d'airs de concert sous la conduite du chef György Fischer en 1980 ; mais aussi le cd d'Arias avec Jeffrey Tate 7 ans plus tard (1987) où la soprano ose avec la même maîtrise des personnages qu'elle n'a pas chantés sur la scène lyrique : Donna Anna de Don Giovanni – quand elle chante plutôt sur les planches Elvira ; surtout Konstanze de L'Enlèvement au sérail et les coloratoure redoutables de l'air déterminé « Martern aller Arten » , d'un aplomb engagé confondant et de fait très convaincant.

MOZARTIENNE LÉGENDAIRE… Deux autres cd mozartiens avec Colin Davis complètent la collection des airs lyriques (dont la Comtesse des Noces de Figaro, un rôle qu'elle chanta à Covent Garden dès 1971, et qu'elle incarne avec la profondeur et la grâce des plus grandes mozartiennes ; mais aussi Pamina dans La Flûte enchantée, 1982) ; surtout celui plus ancien, enregistré en 1971, et dédié aux airs sacrés avec l'orchestre et les choeurs du LSO dans les Vêpres du confesseur KV 339 (Laudate Dominum suspendu, angélique) et dont l'Exsultate, jubilate KV 165 reste un accomplissement anthologique.

Le coffret souligne ensuite l'autre compositeur que la diva a servi avec un art accompli de la profondeur et de l'extrême raffinement : **Haendel**. C'est d'ailleurs son air « « Let the Bright Seraphim » qu'elle chanta pour le mariage princier précédemment évoqué. Avec Christopher Hogwood (et son Academy of Ancient Music), en 1992, la diva convainc dans un programme composé pour elle (cd6), un pasticcio signé Marshall Pynkoski (« The Sorceress », dont le film a conforté le grand succès, révélant l'ampleur du tempérament dramatique de la diva, en divinité magicienne humaine et fantasque à la fois, d'une indiscutable présence).

On oubliera son incursion chez **Richard Strauss** : les lieder

gravés en 1990 avec Solti puis avec les Wiener Philharmoniker (Quatre derniers) laissent réservés par leur distanciation émotionnelle qui peut s'apparenter à de l'exquise froideur.□□□Plus convaincants les Chants d'Auvergne de **Canteloube** (avec Jeffrey Tate, 1981-1982) sont en revanche indiscutables, son legato infini produisant l'effet d'un enivrement constant, auquel la dignité du style confère une noblesse ciselée (pourtant étranger à toute accentuation dialectique ou rustique). Ce n'est pas que la diva ne s'intéresse pas au texte, mais sa diction aristocratique et son style princier l'écarte de toute compromission vernaculaire…C'est le constat que suscitent les Nuits d'été de Berlioz (avec l'Orchestre de Paris et leur chef de l'heure,Daniel Barenboim) ou les Mélodies populaires grecques de Ravel (avec Roger Vignoles au piano).



REINE DU CROSS OVER… En complément Decca ajoute ses deux incursion dans le massif mahlérien pour la 4ème Symphonie (l'une avec Ozawa, l'autre avec Solti) ; complétant la palette lyrique, Verdi et Strauss se révèlent défendus avec un engagement mémorable : ainsi sa Desdémone chez Verdi, son Arabella ou sa Comtesse de Capriccio chez Richard Strauss … Enfin volet où la diva sut briller avec un feu égal, celui des programmes aux genres mêlés ou **cross-over** dont les plus réussis, révèlent une maestrià au geste communicatif : ainsi le programme réalisé avec le Mormon Tabernacle Choir (« Songs of Inspiration », avec l'Utah Symphony Orchestra et Julius Rudel, 1989) ; l'album « Christmas with Kiri », avec le Philharmonia et Carl Davis (1985); au même titre que les albums associant jazz et du musical (dont celui avec André Previn au piano), affichant une intensité lumineuse qui

profite aussi au West side story de et dirigé par Bernstein, version opératique si réussie validé par l'auteur lui-même et à laquelle apportent leur immense vitalité José Carreras et Tatiana Troyanos… Même engouement face à la réussite de My Fair Lady, accomplissement londonien au style irrésistible entre swing et élégance grâce au chef expert de ce répertoire (John Mauceri), où Kiri / Eliza profite de la complicité exquise des comédiens, Jeremy Irons et John Gielgud.

CRITIQUE Coffret CD événement. « Kiri Te Kanawa, A celebration ». Decca, 23 cd. PLUS D'INFOS : https://www.deccaclassics.com/en/catalogue/products/a-celebration-kiri-te-kanawa-13364

OPÉRA DE MASSY. Ven 21 mars 2025. BARRAINE, WALTON, STRAVINSKY : Antoine Tamestit (alto), Orchestre National de France, Marie Jacquot (direction)

Programme ambitieux, original, captivant

sous la direction de la cheffe prometteuse Marie Jacquot, lauréate des Victoires de la Musique 2024. En programmant 3 compositeurs du XXè aux écritures très distinctes : Elsa Barraine, Walton, Stravinsky, l'Opéra de Massy affiche l'un de ses concerts les plus captivants de sa saison en cours… Avant le scandaleux mais révolutionnaire Sacre du Printemps de 1913, « *Petrouchka* », non moins célèbre partition d'Igor Stravinsky, fait entrer la musique dans la modernité.

La partition prolonge l'expressivité du premier ballet pour les Ballets Russes à Paris, *L'Oiseau de feu* (1910). Le succès est immédiat, le pantin, inspiré de Pulcinella / Polichinelle est incarné sur scène par le légendaire Nijinski. Dans l'esprit des foires populaires (motifs empruntés au folklore russe), la marionnette animée par un vieux mage aussi inquiétant qu'énigmatique, prend vie : **Petrouchla** est le héros d'une intrigue qui croise aussi le Maure (et son sabre), et la poupée ballerine dont Petrouchkha est épris (en vain) … Petrouchka est certes en bois mais son cœur vibre, aussi ardent qu'un être vivant… pendant la fête du mardi gras, le héros passionné mais impuissant est assassiné par le Maure. La nuit tombée, alors que la foule est partie, décontenancée par le spectacle pathétique que lui a servi le vieux mage, le fantôme de la marionnette paraît, confirmant que le pantin avait une âme humaine…

Stravinsky l'affirme : en composant « ***Petrouchka*** », ballet majeur créé le 13 juin 1911 au Châtelet (chorégraphie de Michel Fokine, sous la direction de Pierre Monteux), le compositeur avoue s'être dépassé dans le registre expressif et barbare ; il a la vision d'un pantin subitement déchaîné, dont les cascades diaboliques exaspèrent « la patience de l'orchestre, lequel lui répond tour à tour par des fanfares menaçantes ». Dans la même veine, Richard Strauss composa « Till l'espiègle » (1895), héros séditieux que l'orchestre morigène peu à peu, jusqu'à la clouer au pilori, ni plus ni moins… Till, Petrouchla, même combat : l'issue pour le héros libertaire est la même : le procès et la mort.

L'alto du **Concerto de Walton** n'a-t-il pas, lui aussi, les traits d'un vilain galopin, les saillies irrévérencieuses d'un trublion qui ne s'émeut que pour mieux rebondir, provoquer, cabotiner ? Technique précise et virtuose, profonde musicalité et sonorité impériale, l'altiste **Antoine Tamestit**, l'un des altistes les plus en vue de la scène internationale, relève tous les défis (nombreux) de la partition concertante créée à Londres en 1929 par Paul Hindemith sous la direction du compositeur.

Alternant entre riches affects d'essence vocale et dynamique ludique, le Concerto affirme sa puissante originalité à partir de la tradition tonale romantique tardive, mais aussi d'éléments rythmiques dans le style de Gershwin. Très originale, la conclusion interroge et ouvre de nouveaux horizons dans un cheminement tendu, « con dolore » plutôt ambivalent : oscillant constamment entre majeur et mineur.

Prix de Rome comme Lili Boulanger, la parisienne **Elsa Barraine** (1910 – 1999) tient aussi l'affiche du programme : verve dramatique, caractérisation et orchestration raffinée, il ne manque rien à son évocation des ***Tziganes*** (partition de 1959)…

La cheffe française fait ici ses débuts à la tête de

l’Orchestre National de France.

OPÉRA DE MASSY
Igor STRAVINSKY : Petrouchka
Vendredi 21 mars 2025 – 20h



RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l’OPÉRA DE MASSY :
https://www.opera-massy.com/fr/petrouchka.html?cmp_id=77&news_id=1105&vID=62

Durée : 1h40 dont 1 entracte

PROGRAMME

Elsa Barraine
Les Tziganes

William Walton
Concerto pour alto

Igor Stravinski
Petrouchka (1947)

VIDÉO Concerto pour alto de William Walton

Viola: Neasa Ní Bhriain, Orchestra of the University of Music FRANZ LISZT Weimar – Nicolás Pasquet, direction

PETROUCHKA

La partition comprend **4 tableaux**. Les Ier et IVe se passent dans la rue, les IIe et IIIe dans le monde irréel des pantins, à l'intérieur du théâtre de foire.

Tableau I. A Saint-Pétersbourg en 1830 pendant une fête populaire, la foule est attirée par le stand d'un magicien qui jouant de la flûte, donne vie à trois pantins : Petrouchka, la Ballerine et le Maure, qui entament une danse russe.

Tableau II. Après le spectacle, les trois poupées sont remisées dans un petit théâtre. Dans sa cellule, Petrouchka, doté de sentiments humains, s'épanche tristement ; il aime sans retour la Ballerine.

Tableau III. Dans la chambre du Maure, la Ballerine danse pour le séduire. Petrouchka, jaloux, tente d'attaquer le Maure qui le met dehors.

Tableau IV. Le soir, la fête populaire bat son plein. Soudain, Petrouchka surgit, poursuivi par le Maure qui le tue. Le magicien tempère la foule, tout cela n'était qu'une histoire de pantins. Alors que la foule se disperse, le fantôme de Petrouchka apparaît. La marionnette douée de sentiments avait donc une âme…

ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE. DEBUSSY : La Mer. ZEMLINSKY : La petite sirène… 23, 25, 27, 28, 29 mars 2025. Sacha Goetzel (direction)

Suite de la saison 2024 – 2025 que Sascha Goetzel, directeur musical a souhaité placé sous le sceau de la musique viennoise ; Zemlinsky, maître de Schoenberg, est en effet à la fin du siècle (XIXè), la figure la plus emblématique au carrefour du romantisme et de la modernité ; de l'élégance et du raffinement hérité de la première école de Vienne (Beethoven, Haydn, Mozart) et de l'avant-garde de la 2è école de Vienne…

Le chef choisit naturellement **La Petite sirène** (et ses émotions à fleur de peau qu'exprime idéalement le raffinement de l'orchestration), ce qui permet de rattacher son auteur, **Zemlinsky**, au souffle océanique et climatique de Debussy, qui

dans son triptyque flamboyant, « Le Mer », offre un prolongement cohérent et suggère la vitalité immatérielle de l'eau toujours en mouvement, noce joyeuse, enivrante de la mer et du vent…

De VIENNE à PARIS
Houle et vagues orchestrales de Zemlinsky et Debussy

ORCHESTRE ATMOSPHÉRIQUE… Les reflets du soleil à l'aube sur l'onde mouvante, le balancement des vagues et le souffle du vent, le frémissement des éléments mêlés …nul autre n'en a mieux capté et transmis la poésie de l'océan que Debussy. Pourtant mal accueillie lors de sa création en 1902, **La Mer** ne tarda pas ensuite (dans sa version remaniée de 1908) à s'affirmer comme un emblème du symphonisme français à son apogée comme Boléro de Ravel. Aux célèbres miroitements Debussyste, répond La petite sirène de Zemlinsky, sa bouillonnante vie intérieure qui plonge dans l'univers aquatique du conte d'Andersen. Sous la poésie de façade, se meuvent et s'agitent des mélodies entêtantes et plus sombres, échos du désespoir amoureux du compositeur viennois, défait de voir la belle et brillante Alma Schindler qu'il adorait, épouser Gustav Mahler en 1902. **Sascha Goetzel** dirige deux partitions majeures de la première moitié du 20e siècle.


© Sébastien Gaudard

Photo : portrait de Sascha Goetzel © Sébastien Gaudard

VIENNE – PARIS : Zemlinsky / Debussy

ONPL ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE
5 dates événements

ANGERS, Centre de congrès
23 mars 2025, 17h

NANTES, La Cité
25 mars 2025, 20h30

ANGERS, Centre de congrès
27 mars 2025, 20h30

LA ROCHE SUR YON, Le Grand R
28 mars 2025, 20h30

LAVAL, Théâtre
29 mars 2025, 20h30

RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l'ONPL Orchestre National des Pays de la Loire : https://onpl.fr/concert/la-mer-de-debussy-dirigee-par-sascha-goetzel/

programme

Ludwig van Beethoven (1770-1827)
Mer calme et heureux voyage
Choeur de l'ONPL – Valérie Fayet, cheffe de choeur

Claude Debussy (1862-1918) : La Mer

Alexander von Zemlinsky (1871-1942)
La petite sirène

ONPL ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE
Sascha Goetzel, direction

TÉLÉCHARGEZ le programme en pdf
https://onpl.fr/wp-content/uploads/2025/01/LA-MER-1.pdf

Nouveauté : Avant-scène
Angers et Nantes uniquement
Présentation du concert par le chef
de 20h à 20h10 (concerts de 20h30)
de 16h30 à 16h40 (concert de 17h)

VIDÉO Sascha Goetzel présente le programme Zemlinsky / Debussy

approfondir

Hasard heureux de l'agenda musical, **l'Orchestre Colonne**, créateur de la partition, propose le 9 mars 2025 (Marc Korovitch, direction), **La Mer de Debussy**, dans la version remaniée de… **1908**, qui assura enfin à l'œuvre, son triomphe au concert : https://www.classiquenews.com/orchestre-colonne-debussy-la-mer

-version-de-1908-florentine-mulsant-dim-9-mars-2025-la-seine-musicale-marc-korovitch-direction/

ORCHESTRE COLONNE. DEBUSSY : La Mer (version de 1908), Florentine Mulsant… Dim 9 mars 2025 à La Seine Musicale. Marc Korovitch (direction)

ORCHESTRE NATIONAL DE LYON. ALBAN BERG : Concerto à la mémoire d'un ange. Les 14 et 15 mars 2025. Frank Peter Zimmermann (violon), David Afkham (direction)

BERG, BEETHOVEN, BRAHMS à LYON… Sonorité lumineuse, jeu précis et lyrique, entre tension et détente, le violoniste Frank Peter Zimmermann est l'interprète idéal du Concerto «*à la mémoire d'un ange*»

d’Alban Berg. L’œuvre se glisse dans ce programme entre le sombre *Coriolan* de Beethoven, et la printanière *Symphonie n°2* de Brahms, …

Soit un programme en forme de triptyque spectaculaire et prometteur sous la baguette de **David Afkham**, chef principal et directeur artistique depuis plus de dix ans de l’Orchestre national d’Espagne. L’ange de ce Concerto poétique, éperdu, c’est **Manon Gropius**, fille du fondateur du Bauhaus, l’architecte Walter Gropius et d’Alma Schindler (veuve du chef et compositeur Gustav Mahler). Manon meurt en 1935, à l’âge de 18 ans. Touché par sa disparition, Berg lui dédie son Concerto pour violon encore submergé par le chagrin, et aussi la beauté de celle qu’il aimait comme sa fille.

Avant de poursuivre avec la 2è Symphonie de Brahms, **l’Orchestre National de Lyon** souffle la tension tragique, dans l’ouverture de concert « **Coriolan** » d’un **Beethoven** à la fois héroïque et noble.

Les instrumentistes lyonnais abordent ensuite « la plus souriante des symphonies de Brahms » qui surnommait son opus, telle sa «suite de valses». Une partition hautement oxygénée, souriante et radieuse même, capable de balayer toute ombre et toute douleur… mais qui n’en est pas moins, passion brahmsienne oblige, d’une profondeur préservée.

Symphonie n°2 de BRAHMS… Noblesse, majesté, sérénité. L’écriture symphonique remonte dans la carrière de Brahms au milieu des années 1850, quand le jeune compositeur (17 ans), esquisse déjà ce que sera sa Première Symphonie, (achevée en 1876, après l’écriture de ses Variations sur un thème de

Haydn). La deuxième Symphonie est conçue en 1877, le compositeur est alors âgé de 44 ans…

ORCHESTRE NATIONAL DE LYON
Ven. 14 mar 2025 à 20h
Sam. 15 mar 2025 à 18h

RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l'Auditorium Orchestre National de Lyon : https://www.auditorium-lyon.com/fr/saison-2024-25/symphonique/memoire-ange

1h30 + entracte (20 min). Grande Salle

Programme

Ludwig van Beethoven
Ouverture Coriolan, 9 min

Alban Berg
Concerto pour violon «à la mémoire d'un ange», 28 min

Johannes Brahms

Symphonie n° 2, en ré majeur, op. 73, 45 min

avant-concert
Concert avant-scène le vendredi à 19h : les jeunes talents du CNSMD de Lyon proposent un prélude musical une heure avant le concert. Grande salle, entrée et placement libres sur présentation du billet de concert (durée : 30 minutes).

approfondir

SYMPHONIE n°2 de JOHANNES BRAHMS… d'une ferveur néo mozartienne

La partition est contemporaine de son Concerto pour violon. Avant de commencer l'écriture de ses deux dernières Symphonies, **Brahms, fixé à Vienne depuis 1862**, dirige la Société des Amis de la musique de Vienne jusqu'en 1875. Il rencontre Dvorak en 1878 et l'encourage à poursuivre sa carrière de compositeur, enfin écrit son chef-d'oeuvre, le Deuxième Concerto pour piano et orchestre en 1881. Les Troisième puis Quatrième Symphonies suivent le sillon tracé par son Concerto pour piano: ses derniers opus symphoniques l'occupent de 1883 à 1885. Brahms opère une synthèse entre les grands romantiques qui l'ont immédiatement précédé, de Beethoven, Schubert et Schumann, mais il revisite aussi les anciens dont Haydn. Hans Richter dirige la création



à Vienne, le 30 décembre 1877. **Amorcée dès la fin de la Première Symphonie, la partition de la Symphonie n°2 est dans sa majorité écrite pendant l'été 1877** que Brahms passe en Carinthie (à Portschach sur le Wörtersee). L'engouement pour l'oeuvre est immédiat et supérieur à sa Symphonie précédente. La séduction du premier mouvement d'un entendement plus facile, a favorisé son succès.

PLAN. Allegro non troppo: Les cors imposent la coloration d'ensemble: noblesse, majesté, sérénité. Même si le caractère de valse du second thème souligne l'allant et l'énergie lyrique, l'écriture de Brahms n'en demeure pas moins liée à un sentiment sombre et grave en rapport avec sa filiation nordique (Brahms est né sur la façade septentrionale de l'Allemagne: à Hambourg, port ouvert sur la Baltique). **Adagio ma non troppo**: voilà, le mouvement lent le plus réussi de l'univers brahmsien. L'orchestration préserve le dialogue entre les pupitres: cordes et bois. **Allegretto grazioso, quasi andantino**: ici, s'impose simplement l'esprit de la danse (de nature populaire comme un ländler) dont le souci de la variation, énoncée de façon dynamique, rappelle Beethoven. **Allegro con spirito**: l'ample développement du finale atteste ce désir et ce sentiment d'équilibre qui ont inauguré le premier mouvement de la Symphonie. Proche pour certains analystes, de la Symphonie Jupiter, l'oeuvre exhalerait un souffle éminemment classique, voire « un sang mozartien ».

CRITIQUE CD événement. CIELS

D’OR. Trio HYADÉE : Marielou Jacquard (soprano), Anastasie Lefebvre de Rieux (flûte) et Constance Luzzati (harpe) – 1 cd Voces8 records, 2024.

Les Cieux invoqués dans ce programme jubilatoire suscitent toutes les ivresses poétiques ; ils promettent entre rêve et réalité, une expérience musicale totale qui s’invite et nous porte ; à travers l’engagement du Trio Haydée, le cycle mène ici vers des rives constamment enchantées ; les 3 musiciennes ont la faculté de séduire et d’enchanter ; elles invoquent constamment l’énergie féerique des 17 partitions choisies, toutes signées de compositrices romantiques, modernes et contemporaines dont chaque œuvre jalonne ainsi un parcours particulièrement cohérent.

L’album témoigne d’une entente évidente ; les 3 interprètes **Marielou Jacquard** (soprano), **Anastasie Lefebvre de Rieux**

(flûte) et **Constance Luzzati** (harpe) s'accordant dans une complicité millimétrée, à l'écoute des 1001 nuances de chaque texte ; car outre sa valeur musicale, il s'agit aussi d'un corpus littéraire qui saisit tout autant par les thèmes abordés : ivresse émotionnelle, évasion, ineffable langueur, perte, féerie évanescente…

Parmi une collection d'inédits ou de pièces méconnues, distinguons plusieurs perles ; d'abord le relief poétique aigu et les climats d'étrangeté onirique voire enivrés des 3 mélodies de **Grace Williams** (1906-1977) « Songs of sleep » : ligne ondulante et serpentine de la flûte ; résonances célestes, aériennes de la harpe magicienne s'accordent au charme de la voix, à la fois déclamatoire et mystérieuse, comme une pythie délivrant une série d'énigmes enchantées. Belle inquiétude passionnée de **Rosy Wertheim** (« Trois chansons » en français) ; tandis que la sensualité plus harmonieuse voire nostalgique d'Elisenda Fabregas (née en 1955) évoque texte oblige, la séduction suspendue d'un nocturne amoureux.
La Litanie (10), éperdue, libre voire délirante d'**Édith Canat de Chizy** (née en 1950) à la fois enivrée et tendue, dont le chant très incarné, et même halluciné, est constamment porté, encouragé par la flûte, s'impose également. Ligne tortueuse, syncopée, comme embrasée, … : la flûte semble provoquer la chanteuse dont les intervalles vertigineux, une vocalité extrêmiste et intranquille expriment les élans d'une âme lyrique et inquiète. Par sa durée (plus de 10 mn), la partition s'apparente à une cantate qui ose ouvrir, découvrir, explorer, à mesure que la partition avance ; exprimer l'inconnu sur les cimes de l'ivresse et de la liberté totale, d'autant plus exaltées, fluidifiées que dans cette pièce majeure, la voix est en dialogue avec la seule flûte.

L'auditeur succombe tout autant à la tendresse de Marguerite Roesgen (12 : « Pantoum ») ; à l'évocation du « Rossignolet » de **Pauline Viardot** (13), où la flûte fluide épouse le chant

éperdu de la cantatrice ; c'est aussi, **Clémence de Granval**, tempérament romantique (1828 – 1907) qui s'affirme ici comme compositrice accomplie ; sa « Villanelle » semble y fusionner le style romantique lyrique à son époque, équation personnelle qui allie la langueur enchantée d'une Leïla (des Pêcheurs de perles de Bizet) et la sensibilité éperdue d'une Antonia (des Contes d'Hoffmann d'Offenbach)… Soudain surgit toutes les héroïnes de l'opéa français du XIXè, ce chant qui pleure avec une élégance rare ; mais la perte de la tourterelle qu'évoque la flûte ondulante et aérienne, peut être finalement une échappée salvatrice pour le volatile enfin libéré… claire référence à la condition des femmes d'alors, corsetées, enfermées dans des situations honteusement, systématiquement étriquées.
Avec les 3 Songs de Grace Williams, la révélation pour nous demeure le climat suspendu, enchantée de « **Reflets** »(15) de **Lili Boulanger** (1893-1918) sur le somptueux texte de Maeterlinck, aussi énigmatique et sensuel, libre et vaporeux que le livret de sa pièce symboliste Pelléas et Mélisande. Les harmonies profondes, inquiètes expriment tout un continent de sensations justes et nuancées. Et les 3 voix, chant, harpe et flûte, se marient avec natuel dans l'arrangement de Marianne Schofield.

La pièce purement instrumentale (pour harpe) d'**Édith Lejet** (1941-2024) : « De lumière et de cieux embrasés » (16) crépite et s'embrase littéralement, convoquant tous les reflets mordorés que peut produire la divine nature. Enfin l'ultime pièce du cycle « Aube » de **Joséphine Stevenson** (née en 1990) s'affirme telle la plongée dans une incantation nocturne aux accents chamaniques ; l'œuvre contemporaine souligne dans ce sens la direction poétique de tout le programme qui emporte l'adhésion par son chant onirique, d'une irrésistible puissance suggestive ; la voix

constamment intelligible, souple et nuancée cisèle chaque image du texte que les deux instruments exaltent davantage : pertinent choix pour une conclusion. Le titre « Aube » produit une dernière inspiration, comme une promesse, l'envol d'un ineffable espoir… Magistral.

_____



CRITIQUE CD événement. CIELS D'OR. Trio HYADÉE : Marielou Jacquard (soprano), Anastasie Lefebvre de Rieux (flûte) et Constance Luzzati (harpe) – Grace Williams, Rosy Wertheim, Elisenda Fabregas, Edith Canat de Chizy, Pauline Viardot, Clémence de Granval, Lili Boulanger, Edith Lejet, Josephine Stephenson… – 1 cd Voces8 records – enregistré à Paris en 2024. **CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2025**

LIRE aussi notre annonce présentation du cd Ciels d'or par le Trio Haydée : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-trio-haydee-ciels-dor-1-cd-voces8-records/

OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE. CAVALLERIA RUSTICANA / I PAGLIACCI (les 9, 11 et 13 mars 2025). Nicola Berloffa, mise en scène / Christopher Franklin, direction

L'Opéra de Saint-Étienne affiche 2 ouvrages lyriques parmi les plus spectaculaires et passionnés du répertoire, dont l'action tragique et comme emportée par une urgence, submerge les protagonistes… Après une somptueuse production de *Thaïs* en ouverture de saison, voici sur le même mode radical, les amours exacerbés de Turiddu et Santuzza, puis de Nedda et Canio. Ici le réalisme de l'écriture, le génie de l'inspiration (en particulier chez Mascagni qui signe dans Cavalleria Rusticana, une premier chef d'œuvre absolu), la force de la construction dramatique produisent 2 ouvrages majeurs

du vérisme italien.

Les amoureux de cinéma se souviennent que Le Parrain III, de Coppola, est construit sur la trame de ***Cavalleria rusticana***, l'opéra saisissant de Mascagni. Le fils du parrain chante le premier rôle à l'Opéra de Palerme, tandis que sa fille meurt sur les marches, telle une héroïne lyrique. Cependant pas de parrains de la mafia dans l'opéra de Mascagni : deux anciens amants se déchirent le jour de Pâques en Sicile, un adultère éclate au grand jour et la vengeance se trame. Souvent associé à Cavalleria rusticana, l'opéra en deux actes ***I Pagliacci*** est joué à la suite. Contemporain de celui de Mascagni, le drame de Ruggero Leoncavallo relate comment un comédien, un 15 août en Calabre, tue sa femme et l'amant de celle-ci, en pleine représentation. Les deux oeuvres incarnent dans leur coupe fulgurante, le courant vériste, mouvement qui traversa l'opéra à la fin du XIXème et au début du XXème siècles. Nourri de naturalisme, il prolonge les ressorts de l'opéra romantique, à travers une action populaire.

Fidèle à cet esprit, le metteur en scène **Nicola Berloffa** déplace les deux actions dans le nord de l'Italie : brouillard et gel de la Padanie de l'après-guerre, si cher au néoréalisme social ; … un monde où le drame de l'Histoire et de la lutte des classes rehausse davantage la pression intenable entre les protagonistes emprisonnés dans un sempiternel hiver passionnel. Chaque représentation sera pour les spectateurs stéphanois, l'occasion de retrouver deux artistes déjà remarqués : la soprano perpignanaise Alexandra Marcellier, qui avait impressionné le public dans Madama Butterfly en 2021 (tant par sa voix que par son jeu) ; et le metteur en scène italien Nicola Berloffa dont le public de Saint-Étienne avait applaudi l'Hamlet à l'hiver 2022.

CAVALLERIA RUSTICANA / I PAGLIACCI

Mascagni / Leoncavallo
GRAND THÉÂTRE MASSENET
Dimanche 9 mars 2025 : 15h
Mardi 11 mars 2025 : 20h
Jeudi 13 mars 2025 : 20h



RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l'Opéra de Saint-Étienne :
https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-24-25-1/spectacles/
/type-lyrique/cavalleria-rusticana-i-pagliacci/s-799/

tarif A • De 10 € à 63 €
Durée 2h40 environ,
entracte compris
langue : chanté en italien, – surtitré en français

Propos d'avant-spectacle
Par Cédric Garde, professeur agrégé de musique, une heure avant chaque représentation.
Gratuit sur présentation du billet du jour.

L'Opéra en famille
Contactez les relations avec les publics afin d'être accompagné dans le choix de votre sortie lyrique avec vos enfants !

04 77 74 83 31 – opera.abonnements@saint-etienne.fr

Cavalleria rusticana,
livret de Guido Menasci et Giovanni Targioni-Tozzetti
D’après une histoire de Giovanni Verga
Création le 17 mai 1890 au Teatro Costanzi de Rome

I Pagliacci,
livret de Ruggero Leoncavallo
Création le 21 mai 1892 au Teatro dal Verme de Milan

Direction musicale : **Christopher Franklin**
Mise en scène, costumes : **Nicola Berloffa**
Décors, scénographie : Andrea Belli
Lumières : Valerio Tiberi
Chorégraphie : Luigia Frattaroli

Cavalleria rusticana
Santuzza : Julie Robard-Gendre
Mamma Lucia : Doris Lamprecht
Lola : Marion Vergez-Pascal
Turiddu : Tadeusz Szlenkier
Alfio : Valdis Jansons

I Pagliacci
Nedda : Alexandra Marcellier
Canio : Tadeusz Szlenkier
Tonio : Valdis Jansons
Silvio : Matteo Loi
Beppe : Abel Zamora

Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire

Choeur Lyrique Saint-Étienne Loire
Laurent Touche, direction

Choeur de la Maîtrise de la Loire
Jean-Baptiste Bertrand, direction

Décors et costumes réalisés par
les ateliers de l'Opéra de Saint-Étienne

Précédente production lyrique à l'opéra de Saint-Étienne : Thaïs de Massenet (nov 2024) : https://www.classiquenews.com/critique-opera-saint-etienne-opera-le-17-nov-2024-massenet-thais-jerome-boutillier-ruth-iniesta-leo-vermot-desroches-carlo-dabramo-victorien-vanoosten-pierre-emmanuel-ro/

> *CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Opéra, le 17 nov 2024. MASSENET : Thaïs. Jérôme Boutillier, Ruth Iniesta, Léo Vermot-Desroches, Carlo D'Abramo… Victorien Vanoosten / Pierre-Emmanuel Rousseau*

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, les 11 et 12 janvier 2025. MAHLER : Symphonie n°3… Orchestre Symphonique Simón Bolívar, Gustavo Dudamel.

Les 11 et 12 janvier derniers, la Philharmonie de Paris célébrait son dixième anniversaire. Une décennie au cours de laquelle ce lieu est devenu un symbole incontournable de la scène culturelle mondiale, accueillant les plus grandes formations et les artistes les plus captivants, tout en restant fidèle à sa mission publique pour la démocratisation musicale. Saluons également les concerts au sein du Musée de la Musique, où le niveau a été de tout premier plan. Pour commémorer cette première décennie, la plus emblématique des formations latino-américaines, l'Orchestre Symphonique Simón Bolívar,

était l’invité d’honneur sous la baguette de Gustavo Dudamel, son maestro vedette. Photos : Gustavo Dudamel © C. Herouville

Sa venue à la Philharmonie était particulièrement chargée de symboles, dans un moment où le contexte politique et social du Venezuela reste délicat. Pourtant, loin du tumulte, ce qui s’est déroulé sur le plateau a été une démonstration magistrale d’engagement artistique et humain. Dès l’entrée des musiciens – plus de cent, en une formation imposante –, une énergie rare et palpable envahit la salle. Le programme s’ouvrait avec une œuvre chorale du regretté maestro **José Antonio Abreu**, fondateur du « Sistema », ce projet visionnaire qui a changé des milliers de vies par la musique.

L’exécution, partagée avec **le Choeur et les jeunes chanteurs de l’Orchestre de Paris**, était d’une justesse et d’une maîtrise à couper le souffle. Puis, l’immense **Symphonie n°3 de Mahler** a pris le relais, monument du répertoire où l’Orchestre Simón Bolívar déploie toute sa palette expressive. Un bel hommage au fondateur du Sistema, connu pour sa passion pour la musique de Mahler. Sous la baguette de **Gustavo Dudamel**, précédé par l’immense travail de préparation au sein du Sistema, du brillant maestro **Andrés David Ascanio**, l’orchestre a su cultiver une énergie flamboyante, très communicative.

Les 10 ans de la Philharmonie de Paris
la leçon de musique, venue de Caracas



Le public français, éloigné de la réalité de Caracas, ne peut probablement mesurer à quel point la musique représente pour ces jeunes artistes une arme de résilience. Cette compréhension du contexte extra-musical nous aide à apprécier le concert à sa juste valeur.

Parmi les moments les plus saisissants, le pupitre de trombones s’est démarqué par sa profondeur sonore et une précision époustouflantes. Le soliste, envoûtant, expressif, a littéralement transcendé son instrument, à tel point que

chaque phrase musicale semblait suspendre le temps et transformer une grande partie de cette symphonie en un concerto pour l'instrument. De son côté, la clarinette solo était tout aussi remarquable : phrasé naturel, souplesse et articulation d'une délicatesse infinie ont magnifié les passages mahlériens, rendant l'émotion palpable.

Chaque phrasé était sculpté avec souplesse et variété, et les emprunts folkloriques intégrés par Mahler dans son orchestration prenaient une dimension plus rythmique et dansante que d'ordinaire. La texture créée par les instruments d'accompagnement, notamment les altos, donnait à chaque mesure de la monumentale symphonie une importance particulière, les élevant presque au rang de pièce maîtresse du discours musical.

Mais au-delà de la technique, c'est l'âme collective du Bolívar qui rayonnait : une passion et une intensité capables d'emporter l'auditoire dans une expérience sensorielle inoubliable.

Cela aurait été largement suffisant pour rendre cette soirée mémorable, mais quelque chose d'autre, bien plus sensoriel happait et exposait à une réalité sonore qui ne peut être perceptible que lorsque les musiciens ont un engagement total. Les Boss de Caracas, ces jeunes musiciens, savent condenser dans leur musique des valeurs universelles telles que le partage, le dépassement de soi, la réussite par le collectif, et la sublimation de toutes les difficultés par le beau.

Cette soirée a été une leçon de musique et de vie. Dans une période où les politiques culturelles sont guidées par des logiques économiques, l'exemple du « Sistema » montre que la culture n'est pas un luxe, mais une nécessité. Elle est un moteur de résilience, de cohésion sociale, un levier d'éducation. Ces jeunes musiciens prouvent que la musique peut transcender les difficultés, devenant un vecteur de transformation et d'espoir. Une émotion universelle nous

rappelle pourquoi l’humain doit prévaloir.

Cette expérience a montré que nous vivons une période où les subventions culturelles sont souvent supprimées, réduisant notre société à une logique de rentabilité et de maîtrise budgétaire. Une telle approche risque d’être néfaste. Ne serait-il pas temps, à l’exemple de ces jeunes du Sistema, de promouvoir une vision forte et réfléchie sur le rôle de la musique dans la société et les moyens d’assurer son rayonnement ?

Critique rédigée par **Bruno Procopio**, claveciniste & chef d’orchestre.